

Laval théologique et philosophique



« In Signum, Cui Contradicetur »

Charles De Koninck

Volume 10, Number 1, 1954

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019901ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019901ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

De Koninck, C. (1954). « In Signum, Cui Contradicetur ». *Laval théologique et philosophique*, 10(1), 104–106. <https://doi.org/10.7202/1019901ar>

« In Signum, Cui Contradicetur » *

Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
et vos voies ne sont pas mes voies — dit
Yahweh.

ISAÏE, LV, 8.

Certain clergé anglican, au Royaume-Uni, redouble ses attaques contre la doctrine et la pratique de l'Église à l'endroit de cette jeune fille de la Palestine dont, grâce à Dieu, son Vicaire nous parle souvent. Ce clergé avait déjà poussé clameurs contre la bulle *Munificentissimus Deus*, où le Magistère suprême définit l'Assomption comme dogme de foi. Comme il fallait s'y attendre, l'encyclique *Fulgens Corona* ne leur va pas davantage. Mais voici que la prière composée par Pie XII pour l'année mariale exaspère au point qu'on accuse carrément le Souverain Pontife de grossière hérésie [« rank heresy »]. On reproche donc au Saint-Siège qu'il a maintenant substitué Marie au Saint-Esprit, après l'avoir exaltée, affirme-t-on, jusqu'à lui faire occuper la place qui revient à la Seconde Personne de la très sainte Trinité. Il ne resterait donc plus que le Père éternel — et pour combien de temps encore ? Le *Church of England Newspaper*, de Londres, nous l'apprenait tout juste avant Noël : « Cette prière [pour l'année mariale] transfère à la Vierge Marie la foi dans le Christ. Que reste-t-il dès lors au Saint-Esprit ? . . . Aussi bien, comment s'attendre à autre chose de la part d'une Église dominée par une hiérarchie célibataire ? Le développement normal de leur personnalité [c'est-à-dire celle des membres du célibat] par la vie de famille leur est interdit ; forcément ils iront chercher un substitut pour occuper la place que l'épouse devrait tenir dans leur imagination. » ¹

* Ces pages ont paru dans la *Semaine Religieuse*, sous le titre : *Un père de famille dans l'embarras*.

1. Passage cité par *Time Magazine*, le 28 décembre 1953, dans le contexte suivant : « The *Church of England Newspaper* last week looked hard at Pope Pius XII's prayer to the Virgin Mary, composed for the opening of the Marian Year, and found in it implications of 'rank heresy.' — What specially roused the Anglican weekly were such words of invocation as : 'Enraptured by the splendor of your heavenly beauty . . . we cast ourselves into your arms . . . Convert the wicked, dry the tears of the afflicted and oppressed, comfort the poor and humble . . . protect the Holy Church.' — Said the *Church of England Newspaper* : 'This prayer transplants faith from Christ to the Virgin Mary . . . And what, we may legitimately ask, is left for the Holy Spirit ? The Virgin Mary, apparently, displaces the Third Person of the Trinity as well as the Second.' — Such 'extravagant devotion' to Mary, the paper said, 'is what might be expected of a church under the domination of a celibate hierarchy. The normal development of their personality through family life is forbidden them : they must perforce find a substitute to occupy the place a wife should have in their imagination.' »

Cette accusation de « grossière hérésie », si juste qu'en soit notre indignation, ne devrait pas nous bouleverser outre mesure, ni diminuer la charité — bien au contraire — ni faire perdre de vue que ce ne sont pas tous les anglicans qui parlent ainsi. Nous ne pouvons d'autre part oublier que jadis on faisait pire que cela. Car il y eut un temps où les hommes, grinçant des dents contre lui, accusaient le Fils de Marie, le Verbe Incarné, à sa face — le répétant bien des fois — d'être *possédé* du père, du prince même de l'hérésie, et de *déraisonner* (JEAN, X, 20). Et Dieu merci qu'il soit resté quelque chose de ce divin déraisonnement dans son Église — des choses qui ne cessent d'étonner. On ne peut quand même pas s'attendre à ce que la sagesse du monde puisse se mesurer ou s'allier à la sagesse de Dieu ! Voilà du moins une chose dont il faut désespérer — *Je ne prie pas pour le monde* (JEAN, XVII, 9) — sans toutefois perdre l'espoir de vaincre cette sagesse qui vient d'en bas et d'en libérer le prochain, sans négliger cette dose qui peut en avoir survécu en nous-mêmes.

Tout en laissant au clergé la défense de la hiérarchie contre une attaque aussi spécieuse, je lui demande la permission d'exprimer l'embarras personnel — domestique même — où me plonge la théorie conjointe à cette sortie.

Me chiffonne en effet dans ce reproche d'« extravagant devotion to Mary », non pas seulement le fait que les accusateurs veulent eux-mêmes prescrire au Saint-Esprit la conduite à tenir, lui intimant en quelque sorte, si tant est qu'on le lui permette, en quel sens il peut souffler ; encore qu'à un niveau très inférieur à ce dernier, il est en cette théorie, d'ailleurs peu originale, quelque chose qui me touche d'une façon plus personnelle. (Bien sûr que le Saint-Esprit — et il faut même espérer qu'il le soit en plus d'un sens — est infiniment plus au-dedans, et plus proche de nous que nous-mêmes nous ne le sommes de notre propre personne. J'entends, à présent, cet adjectif au sens où mes oreilles sont personnelles, et encore ma pipe — quoique je ne la fume plus —, ou même mon bureau qui est mien, du moins *ad usum*.) Ce qui me met, moi aussi, — en plus de ceux qui ont bien saisi le *qui potest capere capiat* — dans une sorte de gêne, c'est encore cette même cause qu'on assigne, dans la réprobation citée, à la place occupée par Notre-Dame dans le cœur de l'Église — place dont les fidèles savent très bien qu'elle est subordonnée tout entière mais néanmoins immédiatement à la droite de son Fils ; et ils savent tout aussi bien que seul son Fils est à la droite du Père.

Eh bien ! vous comprendrez que cette interprétation rend plutôt équivoque même la situation des pères de familles chrétiens, qui, avec les messieurs du clergé célibataire, s'avèrent unanimes à louer la Miséricorde sans nombre — « la plus puissante dans les plus puissants » — pour avoir démontré en cette jeune Dame (cette « petite fille », dit saint Louis de Montfort), comme Dieu peut faire de si grandes choses avec si peu.

Or, si c'est à une frustration que doit s'attribuer cette dévotion commune, et si d'autre part ma femme, avec qui, pourtant, sans frustrer ni nature ni volonté — du moins à ce que nous croyions jusqu'à ce jour — j'ai propagé un certain nombre d'images consubstantielles de notre nature (y compris même des allergies — ou du moins leur terrain, occupé cependant depuis naissance), si mon épouse, dis-je, entend parler de cette théorie et la prend au sérieux, comment vais-je désormais lui faire face? N'en devrait-elle pas me regarder comme un mari frustré? Et, à ce compte, serait-ce donc à nos bonnes religieuses que nous sommes redevables de Noël, alors que, déjà, il y a tant de quoi les remercier? Pour lors, quelle place me reste-t-il dans l'imagination de la mère de mes enfants quand elle s'applique à leur faire connaître celui dont nous célébrons en ce temps la naissance parmi nous et qu'on appelle Fils de David?

Bref, ces messieurs du *Church of England Newspaper* ne semblent pas se rendre compte d'avoir lancé à l'aventure cette calomnie plutôt scabreuse. Auraient-ils donc pris au sérieux *Das Wesen des Christenthums* de Ludwig Feuerbach? Peut-être craignent-ils obscurément d'être eux-mêmes inscrits sur l'agenda de Notre-Dame.

C. D. K.

L'Épiphanie, 1954.
